



LE LIVRE
DE FRÉDÉRIC
BEIGBEDER

LE LYRISME EST-IL DE GAUCHE ?

Nous allons tenter l'impossible : parler de Simon Johannin sans employer l'adjectif « incandescent ».

Encore une histoire d'écrivain largué par sa femme ? Eh bien oui, mais citez-moi un sujet plus intéressant que ça ! Théo est triste parce que Gloria est partie, alors il boit dans tous les bars et les salons du livre. C'est un bon point de départ pour décrire la galère des jeunes romanciers : les séances de dédicace où l'on est seul au monde, un premier roman, intitulé *Le Misérable* et qui figure dans le livre, que personne n'accueille comme son auteur l'espérait, et la conquête impossible de Paris. Simon Johannin, 31 ans, fut révélé par un poème romantique, *Nino dans la nuit* (2019), coécrit avec Capucine du même nom. Son style est fiévreux, enragé, d'une âpreté désarmante. On aimerait se moquer de sa fougue et de son ambition mais il s'autodétruit avant qu'on puisse s'en charger. La littérature contemporaine sécrète régulièrement un énervé qui lui déclare sa flamme avec le maximum de mépris : Louis Calaferte, Virginie Despentes, Arthur Rimbaud... Le sujet du texte importe moins que l'énergie qui s'en dégage. Johannin sera furieux d'avoir une bonne critique ici même. Il va pester contre le milieu littéraire bourgeois qui cherche à récupérer sa révolte. Son narrateur veut réussir, c'est-à-dire coucher avec des admiratrices, aller



aux défilés Saint-Laurent et sniffer de la mauvaise coke. C'est de droite ou de gauche, l'arrivisme ? Il n'y a plus tellement de différence, de nos jours. Ce qui est gauchiste, c'est l'absence de second degré. Johannin est tellement entier que son écriture frise la naïveté. Les déplorations amoureuses sont toujours ridicules. La voilà, la différence : un auteur de droite aurait abusé de la pudeur. Il aurait caché sa mélancolie sous les aphorismes. Johannin plonge dans son marasme et dénonce la terre entière. Il a soif de pureté mais grenouille dans le marigot comme les autres. Oui, le lyrisme est de gauche. Un hussard aurait rédigé plus court, plus sec. On se serait marré davantage. Simon Johannin n'est pas là pour plaisanter. Il me rappelle Roger Vailland, le communiste qui roulait en Jaguar. Ce natif de Mazamet, dans le Tarn, veut réécrire *Illusions perdues*, rien que ça. Il y a des claques qui se perdent. Mais il faut des trentenaires pour réveiller le roman, d'où qu'ils viennent. Je ne soutiendrai jamais qu'un parti politique : celui du talent. Simon Johannin en déborde, à l'évidence, page après page. C'est du brio inégal mais, dans les années qui viennent, le roman français aura besoin de tous les ratés incandescents. Zut, pari perdu, alors que j'y étais presque.

Ici commence un amour, de Simon Johannin, Allia, 246 p., 17 €.

Retrouvez Frédéric Beigbeder sur Radio Classique tous les samedis à 19 heures.



LE MARQUE-PAGE
DE NICOLAS UNGEMUTH

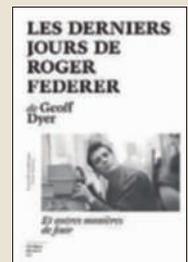
FIN DE VIE

★★★ *Les Derniers Jours de Roger Federer*, de Geoff Dyer, Éditions du sous-sol, 376 p., 24,90 €. Traduit de l'anglais par Paul Matthieu.

Les lecteurs attentifs auront remarqué que sur la couverture des *Derniers jours de Roger Federer* (sous-titré « *Et autres manières de finir* »), ce n'est pas le tennisman qui pose sur la photo, mais Jack Kerouac. Geoff Dyer a écrit un livre épatant sur la fin de vie – pour utiliser un terme à la mode – d'artistes et de sportifs. Mais il ne s'agit pas uniquement de leurs derniers jours. Dyer s'intéresse aussi et surtout au moment où ces hommes perdent le talent pour lequel on les a admirés. Tout le passionné : la musique (de toutes sortes), la littérature, la

peinture, la philosophie, et le sport – le tennis en particulier. Cet Anglais installé en Californie, romancier et essayiste, fait preuve d'une intelligence hors norme. Son livre part dans tous les sens, c'est ce qui fait son charme. On peut y picorer au gré de ses humeurs, le lire par à-coups, s'y promener. Dyer évoque, outre Federer et Kerouac, Bob Dylan, Albert Ayler, John Coltrane, Turner, Beethoven, Björn Borg, Martin Amis à qui il consacre des pages formidables, et Nietzsche. Qui lui permet, via sa théorie de l'éternel retour, d'évoquer les come-back des artistes et

sportifs généralement ratés, des « auteurs à un livre » qui en font un second sans intérêt. Dyer est malin, très doué – que l'on connaisse ou non les gens dont il parle, il donne envie de les découvrir ou de les redécouvrir –, il est aussi assez drôle lorsqu'il explique pourquoi il trouve Henry Miller nul, comme lorsqu'il évoque sa propre vie, ses admirations, ses déceptions. En fin de compte, ce dont il parle avec gaieté, c'est ce qui nous obsède tous : la vieillesse.



★★★★
Excellent
★★★★
Très bien
★★
Bien
★
Moyen
✖
À éviter